# KAIJA SAARIAHO, un portrait. Ce soir, Concert inaugural du Festival Présences 2017




**PARIS, Présences 2017. Ce soir, Premier concert Saariaho / Cendo, à 20h, en direct sur France Musique**. L'Auditorium et son acoustique exceptionnelle, certainement la meilleure de la Capitale, n'en déplaise à la Philharmonie, accueillent le premier concert (donc d'ouverture), du Festival Présences 2017. Son directeur Bruno Berenguer concocte l'excellence pour ce programme inaugural, alliant deux générations de compositeurs, deux personnalités plus que contrastées, chacun par leur univers des plus caractérisés :



la Finlandaise, à l'honneur en 2017, **KAIJA SAARIAHO**, énigmatique sirène de climats intimes (Adrian songs créées en 2006, cycle lyrique et symphonique très proche de son second opéra Adriana Mater), voire puissante prophétesse d'une intimité analysée, exprimée, sublimée jusqu'au tréfonds de l'âme, les plus secrets comme les plus bouleversants, grâce au jeu virtuose, embrasé du violon solo (Graal Théâtre, 1995 – ce soir Jennifer Koh, violon solo). Déjà, les deux oeuvres inscrivent le programme 1 dans une large trajectoire chronologique, puisqu'il s'agit aussi, surtout, d'un portrait de Kaija Saariaho lors des 18 concerts du Festival 2017.



Entre Graal Théâtre et Adriana songs, le Philharmonique de Radio France joue en création mondiale, la dernière grande partition pour orchestre du français **Raphaël Cendo (né en 1979)**, véritable « acte artistique » dans sa volonté de rompre voire casser le

discours musical. Musique pulsionnelle, fractionnelle, surtout « cosmique », tissée d'irisations et d'étincelles multiples, aussi intenses que fugitives. Programme événement, incontournable. Le Festival Présences 2017 tient le haut de l'affiche de la Maison de Radio France jusqu'au 19 février prochain.

_____

**LIRE** notre **présentation générale du Festival Présences 2017 / Kaija Saariaho, un portrait** ; notre **présentation du Concert inaugural du Festival Présences 2017 : « Je dévoile ma voix »**

**TOUTES LES INFOS et les modalités de réservation sur le site du Festival Présences 2017 de Radio France**

# SAINTES : le JOA joue Mozart lyrique et symphonique



**SAINTES. MOZART lyrique et symphonique par le JOA, vendredi 31 mars 2017**. Après un précédent stage d'orchestre, riche et formateur (dédié à la langue mozartienne), **Laurence Equilbey** dirige les jeunes instrumentistes du **JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye**, sur instruments anciens, formation unique en Europe qui permet la professionnalisation des jeunes musiciens. Au programme, en un écart profitable pour mesurer l'évolution du compositeur né à Salzbourg, depuis ses premiers essais pleins de fraîcheur et déjà de profondeur dans l'opéra italien (à l'âge de 16 ans : **La Finta Giardiniera** de 1775), jusqu'au dernier sommet, bouclant la trilogie final des Symphonies, la fameuse **41ème dite Jupiter** (1788), défi pour les interprètes, moment de grâce pour les spectateurs.



**Avec La Finta Giardiniera**, le jeune Mozart attaché au service de la Cour du Prince archevèque Colloredo, nommé depuis 1772, prolonge son travail sur l'opéra, ici comique, mais déjà abordé dans la pièce du *Songe de Scipion (Il Sogno di Scipione*, de mars 1772, justement donné pour l'entrée en fonction de

l’indigne Colorado). Le jeune compositeur adapte et sculpte toutes les possibilités du style si expressif, déjà préromantique, du *Sturm und Drang*, selon les rebonds expressifs de l’action et les nécessités du drame. L’intelligence du dramaturge est évidente et transpire dans La Finta, qui est déjà pour sa courte carrière, un sommet d’équilibre et de subtilité émotionnelle. Créée pour le Carnaval de Munich en janvier 1775, c’est la partition d’un jeune auteur déjà réputé hors de Salzbourg. La Jardinière dont il est quesiton est « fausse » / Finta : c’est en réalité la marquise Violente déguisée en soubrette des jardins sous le nom de Sandrina… Au moment de l’action, elle est laissée pour morte, mais entend bien réussir son retour et épouser le comte Belfiore… Le jeu des identités croisées et travesties, le vertige des couples amoureux interchangeables, revisite en réalité dans la langue des Lumières déjà néoclassique et préromantique, l’échiquier amoureux, véritable labyrinthe cocasse légué par Shakespeare et l’opéra vénitien du XVIIè (Cavalli, Cesti). Mozart touche par sa sincérité et sa grande intelligence à peindre des portraits psychologiques d’âmes amoureuses, délirantes, poétiques avec une verve irrésistible. L’opéra buffa de 1775 (qui approfondit encore sa première « Finta » celle-ci « Simplice » de 1769) fut un triomphe au retentissement européen.

**L’orchestre du JOA est particulièrement attendu** dans cet exercice de la caractérisation lyrique car il n’avait pas jusqu’alors abordé dans ses sessions de travail le genre de l’opéra. C’est une nouvelle école de l’écoute où sous la conduite du chef, les musiciens doivent apprendre les jeux d’équilibre entre orchestre et voix.



**JUPITER.** A l'extrémité de l'oeuvre et de la carrière, après avoir exprimé les doutes les plus vertigienux ou les élans amoureux les plus enivrés, Mozart à Vienne prolonge l'intelligence de Haydn dans le genre symphonique avec sa trilogie des opus n°39, 40 et 41. Après le chaos des sentiments de la sol mineur, -n°40, d'une ivresse romantique-, voici donc le sommet conclusif, celle olympienne, d'une absolue clarté, **la fameuse « Jupiter »** (composée fin août 1788). L'époque suit la mort de son père (mai 1787), et aussi, est marqué par une crise financière pour le jeune couple installé à grands frais à Vienne : malgré son génie polyvalent (concertos, symphonies, opéras…), Wolfgag demeure un compositeur sousestimé.

**W.A. Mozart**
Lucio Silla (ouverture)
La Finta Giardiniera (extraits)
Symphonie N°41 « Jupiter » en ut majeur KV. 551

Laurence Equilbey, direction
Aude Caulé-Lefèvre, premier violon

Magali Arnault-Stanczak, soprano
Romie Esteves, mezzo
Enguerrand de Hys, ténor
Victor Sicard, baryton
Jeune Orchestre de l'Abbaye




**SAINTES, Abbaye aux Dames**
**Concert du JOA : Mozart lyrique et symphonique.**
**Vendredi 31 mars à 20h30**

**INFORMATIONS PRATIQUES / RÉSERVATIONS**
Tarifs : 25 € tarif plein / 17 € tarif adhérent / 13 € dans le pass / 8 € minima sociaux – 05 46 97 48 48 / sur Internet : www.abbayeauxdames.org
Sur place : 11 place de l'Abbaye à Saintes

---

# Concert inaugural de Présences 2017 sur France Musique

**France Musique. Concert Présences 2017 : Kaija Saariaho, le 10 février 2017, 20h**. Ce prochain vendredi débute le festival Présences 2017 dédié (entre autres) à la compositrice finlandaise établie à Paris, Kaija Saariaho. France Musique diffuse en direct de l'Auditorium de la Maison de la Radio, le

concert inaugural… où deux pièces de Kaija Saariaho (Graal Théâtre pour violon et orchestre, Adriana Songs pour mezzo et orchestre) sont jouées avec la création mondiale de Denkklänge pour orchestre de Raphaël Cendo…



**PARIS, Festival Présences : 10-19 février 2017. Portrait KAIJA SAARIAHO…** La compositrice finlandaise résidente depuis de longues années à Paris (depuis les années 1980), Kaija Saariaho, est l'héroïne du portrait que lui consacre le prochain 27è festival « Présences » de Radio France : dès le 10 et jusqu'au 19 février 2017, soit pendant 10 jours (soit 19 concerts et 26 oeuvres de la compositrices ainsi jouées), les mélomanes parisiens pourront goûter l'une des écritures contemporaines parmi les plus raffinées qui soient, entre allusion, intensité, vibration. Tout le travail de la compositrice, comme inspirée par une claire conscience inscrite dans la palpitation de son temps, tend à exprimer l'indicible et la fragilité humaine. Comme une narration de l'intime et du secret qui pourtant, dans son œuvre se font portes ouvertes sur une vérité oubliée mais viscérale, vers une dramaturgie accessible qui parle à tous et qui rétablit le sens et le dialogue des fraternités entre elles, de l'homme et la nature. Cette année est emblématique du souffle d'un festival qui a su se renouveler, grâce à la direction artistique de Bruno Bérenguer dont l'action et le choix artistique fait de Présences, chaque édition, une famille artistique d'une rare cohérence, où le jeu des correspondances et des filiations, des réponses et échos entre les programmes assure la cohérence du cycle présenté à la Maison de la Radio (studio 104, studio 105, Auditorium récemment restauré)…
Présences souligne la force d'un tempérament inspirateur, mais favorise aussi l'émergence de jeunes sensibilités prêtes à expérimenter et défricher de nouveaux champs expressifs :

ainsi la présence en 2017 du Quatuor de saxhorns, Opus 333, … et le geste des jeunes maestros : le Croate Davor Branimir Vincze, l'Espagnole Nuria Gimenez-Comas ou le Français Florent Motsch…

**France Musique, vendredi 10 février 2017, 20h**
**En direct de l'Auditorium**
**Concert inaugural Festival Présences 2017**

KAIJA SAARIAHO – Graal Théâtre pour violon et orchestre
RAPHAËL CENDO – Denkklänge pour orchestre,CM
KAIJA SAARIAHO – Adriana Songs pour mezzo-soprano et orchestre, CF

Nora Gubisch, mezzo-soprano
Jennifer Koh, violon
ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE
Dima Slobodeniouk, direction

*Ouverture en contrastes de l'édition 2017 du festival Présences avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé pour l'occasion par le charismatique Dima Slobodeniouk. Aux gestes poétiques de Kaija Saariaho inspirés de Jacques Roubaud (Graal Théâtre) et Amin Maalouf (Adriana Songs), répond la poésie du geste de Raphaël Cendo, avec la première audition de sa Commande d'État. La violoniste Jennifer Koh et la mezzo-soprano Nora Gubisch participent à la fête diffusée en direct sur France Musique.*

**LIRE notre présentation du concert inaugural Présences 2017**
**http://www.classiquenews.com/kaija-saariaho-adriana-songs-graal-theatre/**

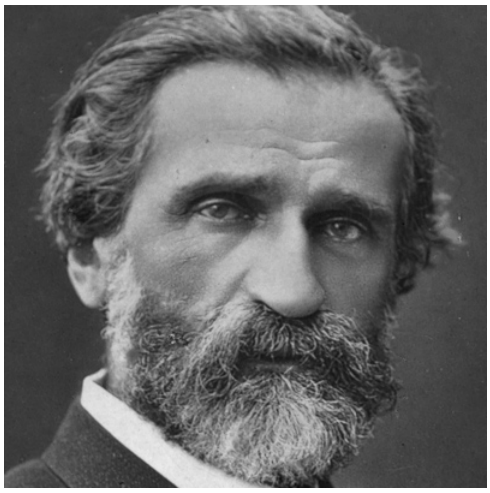
_____

EN LIRE +
Notre **présentation complète de l'édition 2017 du Festival Présences, des temps forts : 5 concerts à ne pas manquer**

TOUTES LES INFOS sur **le site de Radio France / Festival Présences 2017 « Portrait de Kaija Saariaho »**

---

# Compte rendu, opéra. Toulon, Opéra, le 29 janvier 2017. VERDI : Un Ballo in maschera. Rani Calderon / Nicola Berloffa



**Compte rendu, opéra. Toulon, Opéra, le 29 janvier 2017. VERDI : Un Ballo in maschera. Rani Calderon / Nicola Berloffa**. L'Opéra de Toulon présentait Un ballo in maschera, 'Un Bal masqué', opéra de Verdi, réussi musicalement. Le livret d'Antonio Somma suit celui qu'écrivit, reprenant sa pièce de même nom, le dramaturge français Eugène Scribe pour l'opéra qu'en fit le compositeur Daniel-François-Esprit Auber Gustave III ou le Bal masqué créé en 1833 à Paris. La version de Verdi, prête depuis 1857, aura sa création, non sans mal, à Rome en 1859, après avoir été refusée à Naples et ailleurs, malgré des réécritures diverses exigées par la censure.

# MASCARADE HISTORIQUE

**L’œuvre : La tribu des censeurs et les tribulations d’un livret**

Le masque sied à l’amour et à la mort. Du moins au théâtre et à l’opéra mais, quand l’Histoire s’en mêle et s’emmêle comme lors du bal masqué de l’Opéra de Stockholm où Gustave III de Suède fut assassiné en 1792, cela fait la plus belle des histoires pour la scène romanesque du XIXe siècle théâtral et lyrique. Mais l’assassinat d’un roi, ne suffisant pas pour le public romantique du temps, Scribe avait agrémenté le moteur politique du drame par le motif érotique intime, mais chaste, d’une histoire d’amour : c’est parce que le roi est amoureux de la femme de son ministre et ami que celui-ci, se croyant trompé, pour se venger, entrera dans le complot et tuera lui-même le roi au cours d’un bal masqué : amitié et amour trahis, ressort fatal des drames. La pièce historique et amoureuse de Scribe avait déjà séduit Auber qui en fit donc un opéra fameux en 1833.

Il fut suivi par deux autres compositeurs italiens, Vincenzo Gabussi en 1841 et Saverio Mercadante en 1843, qui transposèrent prudemment le sujet en des époques différentes pour déjouer la censure : on peut assassiner, décapiter à la hache ou à la guillotine des rois, l’Histoire le prouve par les exemples de Charles Ier en Angleterre et Louis XVI et Marie- Antoinette en France, mais on ne peut le monter ni montrer à la scène en Italie, les censeurs désapprouvent. Verdi, en 1857, l’apprendra à ses dépens avec les avanies et avatars de son livret, refusé à Naples et Rome par la censure, trafiqué et défiguré pour lui plaire, en vain.

**L’opéra, c’est du théâtre, du roman** : c’est la vie rêvée ou cauchemardée. Mais la vie, est souvent plus romanesque et théâtrale que l’opéra. Quant à la censure, sa bêtise imaginative pour préserver pouvoir et moralité défie toutes les lois morales par romanesque échevelé, audacieux.

Rappelons la fameuse règle de l’absolutisme monarchique : « Ci

veut le Roi, ci veut la loi » : le roi de Naples ne voulant pas, sur la scène de son San Carlo, qui avait commandé l'œuvre à Verdi, d'un régicide et d'un adultère (qui n'existe pas dans l'opéra), les exécuteurs de ses basses censures proposent de faire de la femme de l'assassin, qui se croit cocu, sa sœur. L'histoire se répète et bégaye : dans l'Espagne franquiste aussi, pour rendre digestible à ses hypocrites mœurs moralisantes l'adultère d'un film, les censeurs firent des deux amants… un frère et une sœur : un bel inceste moral qui fit mourir de rire le public. De bonne composition, le compositeur Verdi. Il demande à son librettiste de changer de lieu, de pays, de personnage : le drame L'action fut d'abord transposée à Stettin, en Pologne et le roi de Suède, Gustave, tué en réalité mais impossible à tuer sur scène, devint simple duc de Poméranie. Ah, mais non, quelle horreur ! s'écrièrent les censeurs : tuer un duc sur scène ? De quoi donner des idées dans la vraie vie, les ducs pullulent. Ce n'est pas fini.
Finalement, après bien des tracas et des tractations, l'opéra de Verdi fut accepté en 1859 à Rome par une transposition de l'action un siècle plus tôt à Boston, du temps de la colonisation anglaise, dans la puritaine Nouvelle-Angleterre (guère adepte des légèretés des bals masqués galants du Siècle es Lumières). Le roi initial Gustave III devenait le gouverneur de Boston, un comte qu'on dirait compte courant, tellement il parut à la censure plus politiquement et couramment tuable qu'un roi. Mais qui était ce monarque assassiné en 1792 ?

**Un roi révolutionnaire**
Gustave III fut un despote éclairé, et même un roi révolutionnaire. Il était francophile, franc-maçon, nourri en France où il séjourna des idées philosophiques des Lumières. Anticipant la Révolution française, il avait depuis longtemps aboli la torture, réduit considérablement les droits de la noblesse, redistribué la terre et, en 1789, comme en France avec la Nuit du 4 août, Gustave III avait accordé à tous les

Suédois l'égalité des droits et l'accès aux fonctions publiques, préparant la modernité progressiste suédoise. Un vrai roi révolutionnaire dont on comprend alors, à la lumière de la vérité historique, occultée malheureusement dans l'opéra, l'exécution programmée par la noblesse qui voyait ses privilèges réduits ou détruits. Amoureux de musique, il avait créé l'opéra où il sera tué au cours de ce bal. Artiste aussi, il avait imposé en Suède le style gustavien, d'une sévérité de lignes néo-classique, toute luthérienne, caractérisée par une couleur grise typique qui a gardé son nom.

# Réalisation et interprétation



On est habitué aux caprices arbitraires de metteurs en scène qui s'estiment affranchis de toute fidélité aux œuvres et à leurs auteurs. Il ne suffisait pas à Verdi de se battre contre la censure au front de bœuf comme on disait à l'époque (on insulte ces paisibles ruminants) : aujourd'hui où, enfin, on peut respecter lieu et temps de son opéra, voici que Nicola Berloffa, quisigne la mise en scène, respecte non le désir suédois initial du compositeur et de son librettiste, mais le lieu de l'action qui leur fut sottement imposé, Boston du temps de la colonie anglaise (qui justifie le contexte politique et social, le héros est comte, allusions à la Mère Patrie où retourneront Amelia et son époux) mais déplacé un siècle plus tard à la toute fin de la Guerre de Sécession des États-Unis, marqué par l'assassinat du Président Abraham Lincoln. Certes, on se dit que Berloffa a peut-être voulu marquer de la sorte la tradition démocratique américaine, qui

chérit les armes à feu, de flinguer les Présidents, inaugurée, après l'attentat raté contre le Président Andrew Jackson en 1835, avec le meurtre réussi de Lincoln à Washington, abattu par l'acteur John Wilkes Booth dans sa loge de théâtre en avril 1865, alors que le président assistait à la représentation de la pièce Our American Cousin. Suivront les assassinats des Présidents William McKinley (1843 – 1901), James Abram Garfield (1831 – 1881), John Fitzgerald Kennedy (1917 – 1963) –et l'on en est presque à s'étonner qu'on n'ait pas encore choisi Dallas pour lieu de l'action de ce « Bal masqué » de la Suède de Gustave III.

Afin que nul n'en ignore, une sorte de scène de théâtre de Guignol en ouverture plante d'emblée la fin dès le début pour évacuer tout suspense, pourtant lourdement entretenu par ce duo de cowboys conspirateurs maniaques de la gâchette qui, tout au long de l'opéra, pointent leurs armes sinon sur un Président absent de l'œuvre, sur Riccardo, Comte de Warwick et gouverneur de Boston, sans jamais tirer malgré tant d'occasions : bref, les comploteurs de l'ombre, guère discrets malgré long manteau et Stetson à larges bords, en pleines lumières (Marco Giusti), mais une scène nocturne de gibet à minuit à l'hésitante clarté.

Si l'on oublie cette décontextualisation historique et accepte la nouvelle donne de l'assassinat de Lincoln, le dispositif scénique et décors de Fabio Cherstich sont ingénieux. D'abord, frontalement, il y avait cette loge de théâtre, ou théâtre de marionnettes et Guignol de l'ouverture, colonnes beige néo-classiques, encadrée et parée, justement après la Guerre de Sécession, d'une débauche de drapeaux, la bannière étoilée de l'Union maintenue au prix d'une guerre civile. Une autre loge, jumelle, en sera le pendant symétrique et les deux, se resserrant ou s'écartant latéralement, ouvrent ou ferment, dessinent des espaces scéniques, une place avec fond d'une sorte de palais classique à horloge, décalque européen du vieux Boston, fond de scène à un spectacle préludant le bal, spectateurs de dos, tout jouant dans une connotation de théâtre dans le théâtre qui a une cohérence avec l'assassinat,

du Président au cours d'un spectacle par un acteur, par ailleurs le tuant en lançant une théâtrale sentence en latin, Sic semper tyrannis!, 'Ainsi finissent les tyrans !', qu'aurait lancée Brutus en portant son coup à Jules César, reprise, naturellement, par Shakespeare dans sa pièce qu'avait jouée Booth le meurtrier et qui est l'emblème de l'état de Virginie depuis 1776, depuis l'Indépendance américaine.
On espère alors que ce choix historique presque explicite de l'assassinat d'un Président qui paie de sa vie l'abolition de l'esclavage, donnera au moins un ressort au complot dont, à vrai dire, on ne comprend absolument pas la cause, et rien à l'acharnement des conspirateurs contre un monarque, ou ici gouverneur, dont on n'entend chanter que les louanges. Mais, hélas, le contexte abolitionniste, à part une noire présente par hasard dans le chœur, est absent. Il y a certes, des Indiens, faisant tribu autour de la sorcière ou chamane Ulrica au nom, relique de l'action suédoise, plaisamment scandinave, et il est vrai que les puritains partis avec le Mayflower et fondant la colonie anglaise autour de Boston, la Bible dans une main et le fusil dans l'autre, à la différence des colonisateurs espagnols de l'Amérique du sud qui s'en servaient comme travailleurs, avaient pratiquement exterminé les indigènes occupant la terre nécessaire à leur survie. Mais, rien de cela n'étant exploité, on se dit que toute cette débauche de drapeaux et de théâtre, cet assassinat calqué sur celui de Lincoln, n'est, au fond, qu'une simple idée décorative, sans transcendance. Comme ces sacs de thé entassés dont on ne comprend pas non plus la nécessité car on ne rêve pas à une amorce de « Tea Party » réactionnaire de ces puritains qui feront de God, Gold and Glory leur capitaliste trinité.
Il reste que dans ce décor, finalement agréable, les costumes d'époque (Valeria Donata Bettella) sont justes par le style, notables en costume sombre, poitrine barrée d'une écharpe bleue qu'on ne sait rapporter à quel Ordre ou distinction, conspirateurs drapés dans de longs manteaux, tête offusquée de chapeau de cowboys, femmes en robes à la mode mais, peut-être

paysannes, entourant Ulrica, tabliers, fichu blancs, rappelant les vêtements de l'époque des Sorcières de la proche Salem.
Autant que la fosse, ardente, le plateau est sans reproche, des chœurs très dessinés (Christophe Bernollin) aux solistes décidés d'une remarquable précision scénique et vocale. Il est vrai que, à la tête de l'Orchestre de l'Opéra de Toulon, sans doute ravi comme nous de retrouver Rani Calderon, cechef aussi chaleureux que charismatique, souriant mais ferme, qui insuffle une pulsation exaltante à cette musique si théâtrale, douceur de cordes du lever de rideau et brutalité acérée des ouvertures d'actes avec des traits précis de la baguette comme des piques de lame ou des répliques claquant de coups de feu sans faille traduits par les timbales, les cuivres exaltés. Il ne perd jamais de vue les chanteurs, activement suivis et accompagnés même de la voix muette, modelant avec eux les paroles, respectant leur souffle, respirant avec eux, encourageant, rassurant et remerciant d'un sourire, avec une attention sans relâche.
L'épisodique juge Didier Siccardi nous fait penser, aujourd'hui à ceux qui s'en prennent à Trump dans cette nation si procédurière qui campe sur sa vertu puritaine. Il suffit d'une brève scène et quelques phrases pour que le baryton Mikhael Piccone (Silvano) campe scéniquement et vocalement un personnage avec une étonnante vérité. Les basses Nika Guliashvili (Tomaso) et Federico Benetti (Samuele), sombres voix de sombres conspirateurs, traités à l'identique en costume et jeu, semblent deux duettistes finalement de comédie, deux sortes de Dupont/Dupont du Far West, visant toujours, toujours prêts à tirer sans jamais tirer autrement que sur leurs cigares, puisque même leur crime leur échappera, versant comique, renversant, de la tragédie abandonnée finalement à celui dont on l'espérait le moins. Ce dernier, le baryton uruguayen Dario Solari, carrure solide et allure virile, déploie une voix large, pleine d'une magnifique homogénéité, d'une belle puissance, qui ne rend que plus cruelle la trahison de femme et ami dont il se croit victime à tort : il sait, de façon émouvante, montrer la fragilité

affective, la faille dans le roc du personnage. Son compatriote, le ténor Gaston Rivero, a une voix d'une aisance superbe, éclatante sans effort et sans effet inutile, bien conduite, mais le rôle est ingrat, sans grand déchirement : c'est jusque-là le gagnant, aveugle apparemment sur le monde autour de lui, sans autre préoccupation que le bal qu'il va donner,  et l'on ne saura pas pourquoi ce bien brave garçon est l'objet d'une haine si tenace qui a condamné cet amoureux noble et courageux qui, malgré l'urgence, insiste à s'attarder longuement où il ne devrait pas malgré les conseils multiples. Héros aveugle et creux qui trouve sa rédemption (mais de quoi ?) dans sa mort, dans un pardon magnanime à l'assassin, victime d'un malentendu et dont on ne saura pas quelle politique.

**Côté dames, c'est aussi le bonheur**. Venue d'une Albanie qui a déjà offert au chant international des étoiles de première grandeur comme les sopranos Inva Mula ou Ermonela Jaho, la mezzo Enkhelejda Shkosa chante sa première Ulrica en donnant le sentiment que ce rôle de devineresse, grave profond et aigus larges et cuivrés, lui était destiné par nature ou surnature.  Page pétulant, pétillant de vocalises acrobatiques, Anna Maria Sarra, sans forcer sa jolie féminité en feu follet garçonnet, est un Oscar caquetant, cocotant, brillant, illuminant le drame, bombe noire et veste rouge sur pantalons de cavalier plus british que nature en pleine Amérique de vachers et cowboys, retrouvant la vérité du genre dans le paradoxal travesti en robe du bal masqué qui fait, du garçon manqué, une vraie fille. La Bulgare Alex Penda, soprano, prête à Amélia non seulement le charme de son physique fragile mais une angoisse, une fièvre, amante déchirée, épouse fidèle mais cherchant à sauver désespérément un amant désespérant d'attentisme. La voix est souple, facile, servant la musique et le texte de mille nuances de sons filés, enflés, mais toujours faisant sens et sentiment. Sa prière à son époux dont elle accepte la sentence de mort, embrasser son fils pour la dernière fois, bouleverse et l'élève au rang d'héroïne innocente mais résignée de tragédie.

Sinon complètement scénique, le bonheur musical fut complet et le triomphe, légitime.

_____

**Compte rendu, opéra. Toulon, Opéra, le 29 janvier 2017. VERDI : Un Ballo in maschera. Rani Calderon / Nicola Berloffa.**

Livret d'Antonio Somma, musique de Giuseppe Verdi d'après le livret Eugène Scribe pour l'opéra d'Auber, Gustave III ou Le Bal masqué. Toulon, Opéra. A l'affiche les 27, 29, 31 janvier 2017. Production Teatro Fraschini de Pavie.

Orchestre et chœur de l'Opéra de Toulon
Direction musicale : Rani Calderon.
Mise en scène : Nicola Berloffa. Décors : Fabio Cherstich.Costumes : Valeria Donata Bettella. Lumières : Marco Giusti.
Distribution
Amelia : Alex Penda ; Ulrica : Enkhelejda Shkosa ;Oscar : Anna Maria Sarra ; Riccardo : Gaston Rivero ; Renato : Dario Solari ; Samuele : Federico Benetti ; Tomaso : Nika Guliashvili ; Silvano : Mikhael Piccone. Illustrations : © Frédéric Stéphan

---

# CD événement, annonce. HANDEL : Baroque Heroines par Sonya Yoncheva, soprano (1 cd SONY

# classical)




**CD événement, annonce. HANDEL : Baroque Heroines par Sonya Yoncheva, soprano (1 cd SONY classical)**. Annoncé et attendu, faisant suite à un précédent baroque (Stabat Mater de Pergolesi avec également Karine Deshayes), le nouvel album de **SONYA YONCHEVA** affiche de réels arguments auxquels tout amateur de voix se doit d'être attentif. Comme Anna Netrebko, il y a chez la Yoncheva une intensite sincère, et une vérité qui frappe immédiatement. La cantatrice vient de réorienter ses choix de personnages (s'éloignant du rôle de Tatiana d'Eugène Onéguine, annulant donc sa participation à l'Opéra Bastille en juin prochain), voici un retour à ses premières amours vocales, les vertiges et désirs souvent tragiques et langoureux, jusqu'au bord de l'extase suspendue, des grandes héroïnes baroques, soit celles du XVIIIè, conçue avec le génie et la grâce que l'on sait, par Haendel (Handel). Ce disque comprend plusieurs joyaux, défis à toute cantatrice et donc soprano expressive, surtout les airs d'Alcina (de loin les plus révélateurs d'une nature tragique, – avec ici, le grand air saisissant de la mère éprouvée qui de façon hallucinée et blessée chante sa souffrance, soit Agrippina (Pensieri, voi mi tormentate)…, sans omettre, la dignité tragique, marmoréenne de Theodora, cet oratorio du silence et de la lenteur, marche de la sublimation mystique qu'éprouve l'héroïne. On voit bien que la palette des afffetcs ainsi abordée est large voire impressionnante, d'autant mieux défendue qu'aux côtés de la diva, s'affrime le chant ciselé, profond de **l'Academia Montis Regalis, dirigé par Alessandro De Marchi, actuel directeur artistique du Festival de musique ancienne d'Innsbruck (auquel**

**CLASSIQUENEWS a consacré un reportage vidéo).**

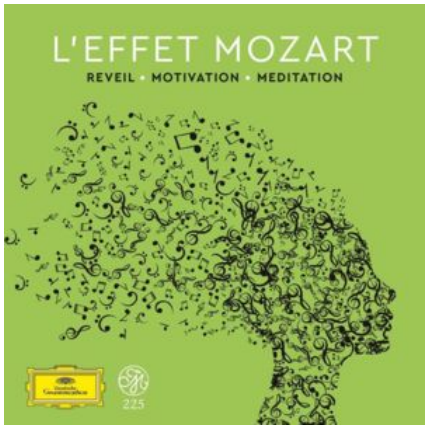
Exigeant une ligne et un souffle à toute épreuve, une articulation impériale, surtout une sobriété de l'intonation… chaque air révèle les grandes divas. Qu'en sera-t-il de la part de la cantatrice bulgare qui chante surtout depuis une décennie, les rôles romantiques, de Traviata à Mimi, sans omettre Elisabeth de Valois de Verdi en octobre 2017 ? Ce retour au Baroque, primordial, essentiel, soulignera-t-il la pertinence d'une voix souvent saisissante par ses vertiges émotionnels ? Cf. ses récents Mozart, hier La Comtesse, demain Vitellia… **Réponse dans notre grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS**.

_____

**CD événement, annonce. HANDEL : Baroque Heroines par Sonya Yoncheva, soprano (1 cd SONY classical)**



# CD, annonce. L’EFFET MOZART. Réveil, motivation, méditation (3 cd Deutsche Grammophon)




**CD, annonce.  » L’EFFET MOZART. Réveil, motivation, méditation** « . Après le superbe coffret de **l’intégrale Mozart 225, édité pour Noël 2016 par Deutsche Grammophon avec le Mozarteum de Salzbourg**, (CLIC de CLASSIQUENEWS 2016) – record de ventes toutes catégories pour l’exercice 2016 (!), Mozart toujours inspire, l’éditeur à la marque jaune or, et son partenaire autrichien : voici un triple coffret au programme réjouissant et équilibré, de quoi vous transmettre un bol d’énergie et de sérénité grâce à la musique du divin Wolfgang. Comme le visuel de couverture l’indique par son dessin : la musique de Mozart décoiffe…

## Docteur Mozart

De nombreuses études scientifiques tout à fait sérieuses ont démontré l’effet Mozart chez les malades en hôpitaux, les

enfants et les personnes âgées… des taux de guérison et de bien-être en élévation et une paix intérieure sur une longue durée. Voilà donc un substitut désigné contre le stress et les anti dépresseurs. Mozart calme, apaise, voire renforce le système immunitaire, ou tout au moins prépare mieux le corps et le mental à combattre la maladie. La thérapie est efficace : elle s'impose naturellement dans notre quotidien. Au programme : trois chapitres, trois cd.



**CD1 : « Mozart au réveil »** rassemble des ambiances toniques progressives (Variations : « ah vous dirai je maman », allegro du Concerto pour cor, Minuetto puis Molto allegro de la Symphonie n°40 (la fameuse sol mineur, toute en ivresse et exaltation), transcription pour vents de l'air du catalogue de Leporello, … sans omettre des Noces de Figaro (Non più andrai, et Voi che sapete, portés par un désir et une énergie tendus), enfin la méconnue Sonate de l'Epître en la, et l'irrésistible Alleliua de l'Exsultate jubilate qui reste la partition la plus rayonnante de Mozart.



**CD2 : « Mozart pour se motiver »** : à l'heure de la performance tout cap tout horizon et à toute heure, rien de mieux pour s'encourager vers l'extrême que le Final des Symphonies n°29 et n°39, n°34 et n°35 « Haffner », le Rondo de la Petite musique de nuit, Les ouvertures de l'Enlèvement au sérail / Die Entführung aus dem Serail, et ses accents exotiques, de Cosi fan tutte, décapante course marquée par l'urgence des sentiments, ou l'Allegro de la Sonate pour violon en fa…

**CD3 : « Mozart pour méditer »**. C'est là un autre aspect moins connu, ou volontairement gommé du Mozart, souvent trop galant, décoratif, aimable… sa profondeur, comme sa gravité. Mozart exprime l'essence, … et nous révèle à nous mêmes – dans ses opéras, les personnages vivent une métamorphose bouleversante qui est aussi une sublime expérience pour le spectateur ; pour preuve : *La ci darem la mano* de Don Giovanni (et Zerlina), *Porgi amor* de la Comtesse dans Les Nozze di Figaro, l'admirable *Soave sia il vento* de Cosi, – autant d'airs d'opéra d'une irrésistible vérité, à laquelle répond le chant des instruments seuls ou concertants : entre autres, Andante du Concerto pour piano n°21, Adagio du Concerto pour clarinette, Andantino du Concerto pour flûte et harpe… , sans omettre la force poignante des choeurs composés par le Divin Wolfgang : *Lacrimosa* du Requiem (dernière section écrite avant sa mort), *Laudate Dominum* des Vêpres solennelles d'un confesseur… Coffret incontournable par la qualité de sa sélection, et celle de ses interprètes, Deutsche Grammophon oblige (Anda, Argerich, Brenboim, Brendel, Pires, Uchida., Te Kanawa, Terfel, Janowitz, McCair, Von Stade, et les chefs, Böhm, Davis, Gardiner, Levine, Karajan, Krips, Marriner, Solti, Nézet-Séguin… ). Outre ses effets indiscutables sur l'âme, le corps, l'esprit (comme l'ont sait tout est lié), ce coffret est aussi une première entrée chez Mozart, absolument incontournable. Soit une synthèse de Wolfy à recommander, préconiser, offrir et partager. CLIC de classiquenews de fevrier 2017.

_____

Cd, coffret événement : L'EFFET MOZART. 3 cd Deutsche Grammophon

# PARIS, Festival Présences : 10-19 février 2017. Portrait KAIJA SAARIAHO…



**PARIS, Festival Présences : 10-19 février 2017. Portrait KAIJA SAARIAHO…** La compositrice finlandaise résidente depuis de longues années à Paris (depuis les années 1980), **Kaija Saariaho**, est l'héroïne du portrait que lui consacre **le 27è festival « Présences » de Radio France : dès le 10 et jusqu'au 19 février 2017, soit pendant 10 jours (18 concerts / 26 oeuvres de la compositrices ainsi jouées)**, les mélomanes parisiens goûteront l'une des écritures contemporaines parmi les plus raffinées qui soient, entre allusion, intensité, vibration. Tout le travail de la compositrice, comme inspirée par une claire conscience inscrite dans la palpitation de son temps, tend à exprimer l'indicible et la fragilité humaine. **Comme une narration de l'intime et du secret** qui pourtant, dans son œuvre se font portes ouvertes sur une vérité oubliée mais viscérale, vers une dramaturgie accessible qui parle à tous et qui rétablit le sens et le dialogue des fraternités entre elles, de l'homme avec la nature, de l'âme en son sein le plus intime… Cette année est emblématique du souffle d'un festival qui a su se renouveler, grâce à la direction

artistique de **Bruno Bérenguer** dont l'action et le choix artistique fait de **Présences**, chaque édition, une famille artistique d'une rare cohérence, où le jeu des correspondances et des filiations, des réponses et échos entre les programmes assure la cohérence du cycle présenté à la Maison de la Radio (studio 104, studio 105, Auditorium récemment restauré à l'acoustique proche de la perfection)…
Présences souligne la force d'un tempérament inspirateur, mais favorise aussi l'émergence de jeunes sensibilités prêtes à expérimenter et défricher de nouveaux champs expressifs : ainsi la présence en 2017 du Quatuor de saxhorns, Opus 333, … et le geste des jeunes maestros : le Croate Davor Branimir Vincze, l'Espagnole Nuria Gimenez-Comas ou le Français Florent Motsch.

**L'idée est de nourrir une constellation d'écritures**, comme satellisées autour de la présence axiale de Kaija Saarihao : ainsi pas moins de 40 compositeurs sont à l'affiche du 27è Festival, aux côtés de la compositrice, entre autres, citons les compositeurs fixés à Paris Martin Matalon, Alexandros Markéas, et la présence importante du basque Ramon Lazkano, inspiré par la notion de territoire et d'exil (création mondiale de son Deuxième quatuor à cordes, Etze par les Diotima, entre autres). Voir nos ressources vidéos en fin d'article.

Depuis Sofia Goubaidoulina en 1993, aucune compositrice n'avait eu les honneurs du premier festival de musique contemporaine et de création en France. On se souvient des passionnantes rétrospectives antérieurs, – également monographiques dédiées à et au compatriote et proche de Kaija Saariaho, Esa Pekka Salonen… En 2017, seront proposées des oeuvres parmi les plus anciennes (Jardin Secret, 1984), jusqu'aux inédits en création française ou mondiales, sans omettre la présence d'ambassadeurs historiques, défenseurs avant tous d'une écriture qui parlent au coeur et convoque l'intime : le violoncelliste **Anssi Karttunen**, ou le chef

**Clément Mao-Takacs** et son Secession Orchestra, pour lesquels la musique de Saariaho est un jardin familier dont ils aiment partager les joyaux intimes. Tous les concerts du soir (20h) sont diffusés **en direct sur France Musique.**



**A L'ECOUTE D ELA NATURE…**
Curieuse des sons de la nature pour avoir aimé se promener dans les forêts de son enfance, la jeune Kaija Saariaho établit un premier lien avec la musique en jouant du violon, … du piano dès 8 ans. Puis la guitare et surtout la présence de l'orgue ont déterminé une passion pour la musique. A l'Université d'Helsinki, la jeune femme étudie les Beaux-Arts, et surtout la composition. Après avoir travaillé pendant 4 années avec Paavo Heininen à l'Académie Sibelius, la jeune compositrice qui a appris l'exigence, la discipline et le travail, enrichit son expérience à Fribourg où elle travaille avec Brian Ferneyhough et Klaus Huber. Puis c'est Paris, à l'Ircam qu'elel peut approfondir encore sa recherche sur le son, la couleur, le timbre. Portée par une conscience européenne de la musique finlandaise partagée avec ses contemporains, Esa Pekka Salonen et Magnus Lindberg, Kaija Saariaho fonde avec ces derniers, le groupe musical « Korvat auki » / « Les oreilles ouvertes » car il s'agit d'ouvrir la musique finlandaise vers d'autres horizons expressifs et poétiques que ceux prônés par les traditionnels et nationalistes, Joonas Kokkonen ou Aulis Sallinen. Le groupe diffuse la musique de Berg, Zimmermann, Karl Amadeus Hartmann, marquant profondément les années 1970, quand la Finlande se hisse parmi les nations les plus actives sur le plan musical, grâce alors à la qualité globale de son système éducatif.

# PROFONDEUR, SOUFFLE DE L'INTIMITÉ



**A PARIS**.., l'expérience s'enrichit encore, renouvelant sa fréquentation des expérimentations germaniques. L'ouverture, l'éclectisme des milieux français indiquent de nouveaux points de recherche. Kaija Saariaho sensible à la couleur et au raffinement instrumental (elle apprécie Berlioz, celui des *Nuits d'été*), mais son écoute admirative de Rameau aussi la relie aux recherches spectrales de Gérard Grisey dont elle partage ce goût du timbre.

En témoigne sa première partition commande d'état, « *Lichtbogen* ». Dans les années 1980, Henri Dutilleux manifeste un intérêt très affûté pour l'écriture de sa consœur : en découlent alors des rencontres régulières, renforcées par une estime réciproque. Maan Varjot, pour orgue et orchestre, joué lors du Festival Présences 2017 (le 18 février, 20h), est dédié au compositeur français. Dans le sillon ouvert par son Concerto pour violoncelle, « Amers », d'après le texte de Saint-John Perse, la place de la poésie et de la langue française influencent particulièrement l'écriture de la compositrice : en témoigne son travail avec Amin Maalouf qui écrit les livrets de L'Amour de loin, d'Adriana Mater, de La Passion de Simone et d'Émilie. Le style puissant et expressif de Maalouf induit une certaine forme musicale que Kaija Saariaho a ensuite renouvelé en travaillant pour ses opéras suivants avec d'autres écrivains librettistes : ainsi « *Only The Sounds Remains* » d'après deux pièces du théâtre Nô japonais adaptées par Ezra Pound (Amsterdam, mars 2016 ;

repris en 2018 à l'Opéra Garnier à Paris). Le prochain défi lyrique s'annonce en 2020 à Londres Covent Garden, sur un livret en plusieurs langues.

**Sur la durée, l'oeuvre de Kaija Saariaho dévoile une étonnante cohérence**, façonnée par une continuité de l'écriture qui réalise comme le dévoilement progressif et de plus en plus abouti d'une sensibilité originale et profonde. L'harmonie, le rythme et le timbre prennent une place croissante ; l'écriture gagne une parure physique plus concrète (Amers, surtout le Concerto pour violon Graal Theatre, – ce dernier joué lors du concert inaugural de Présences 2017, le vendredi 10 février, 20h), et selon les formats « imposés », comme le Concerto, l'écriture maîtrise un dramatisme assumé.




**TOUT SAARIAHO…** Le portrait que propose le Festival Présences offre un large éventail de l'écriture de Kaija Saariaho ; c'est une occasion idéale et bénéfique pour un regard global de réécouter des pièces anciennes telles *Lichtbogen* (installation audiovisuelle présentée les 18 et 19 février, à plusieurs reprises à partir de 15h20), mais aussi le C*oncerto pour violon Graal Théâtre* (joué en ouverture du Festival ce 10 février prochain), composé il y a 30 ans. C'est un parcours exceptionnel, recomposé ainsi aux côtés des nouvelles pièces en création (française) : *Adriana Songs* (le 10 février, 20h), *Figura* (le 13 février, 20h), *True Fire* (le 16 à 20h), le **Concerto pour harpe Trans (joué le 18 février, 20h par Xavier de Maistre et le Philharmonique de Radio France)…** mais aussi **The Tempest Songbook (le 17 février 20h)**, – création française d'un cycle composé sur 10 ans, et qui sera à Paris, alterné avec les musiques de scène de Purcell – écrites pour La Tempête ; ainsi aux côtés de « *Frises* » (joué le 11 février,

20h), – pièce pour violon (avec électronique) dédié au violoniste Richard Schmoucler qui rend hommage à JS Bach et conçu pour être joué après sa Chaconne, le travail de Kaija Saariaho a aussi questionné l'imaginaire des instruments baroques.

**TRAJECTOIRE en forme de questionnement…** Exigeante dans sa quête d'une musique toujours admirablement organisée et écrite, Kaija Saariaho encourage au cours de ses rencontres, les jeunes compositeurs de la génération nouvelle ; autant de talents tentés par l'éparpillement, comme divertis par la vitesse de notre monde. Kaija Saariaho incarne la fidélité à une ligne faite conscience, sa trajectoire n'a pas quitter son objectif ni sa temporalité propre, faite questionnement et approfondissement ; faire vibrer la profondeur d'une quête en mouvement, rétablir le contact avec l'essence de l'existence, et notre intimité qui nous parlent **en un murmure tenace et puissant, de la fragilité humaine.**

A l'occasion de Présences 2017, Saija Saariaho retrouve des interprètes qui lui sont chers, dont elle a souhaité la présence : le violoncelliste Anssi Karttunen,…, les chefs Ernest Martinez-Izquierdo et Clément Mao-Takacs .… Autant d'interprètes qui ont compris mieux que quiconque aujourd'hui son souci de la dynamique, de la respiration, de la couleur, des résonances secrètes, intimes qui atteignent souvent un souffle universel.

_____

**Kaija Saariaho, portrait / Festival Présences 2017, du 10 au 19 février 2017** – 18 concerts, 26 oeuvres jouées de **Kaija Saariaho** dont créations françaises et créations mondiales

Informations
Réservations

# 5 temps forts de Présences 2017

**Concerts incontournables à vivre à la Maison de la Radio France**
**Studios 104, 105, 107 – Auditorium**




**1. Concert inaugural, vendredi 10 février 2017 : « Je dévoile ma voix… »** – Paris, Maison de la Radio, Auditorium. Le chef engagé, habité et très inspiré par la musique de la compositrice finlandaise, Dima Slobodeniouk, dirige le Philharmonique de Radio France dans plusieurs pièces majeures de Kaija Saariaho : Graal Théâtre, Adriana Songs (création française), couplées avec le poésie énigmatique de Raphaël Cendo (Denkklänge, en création mondiale). **RESERVEZ** / Diffusion en direct sur France Musique.




**2. Concert Light and Mater, saemdi 11 février 2017, 20h. Studio 104**. Pièces en solo, duo et trio. Kaija Saariaho parrainet le Français Jérôme Combier et l'Espagnole Nuria Gimenez-Comas. Sans omettre le retour de Pascal Dusapin à Présences avec la première en France d'un duo composé tout spécialement pour Anssi Karttunen, violoncelliste phare de la musique de Saariaho… dont est donnée en création française :

Light and mater pour violon, violoncelle et piano. **RESERVEZ**




**3. Concert True Fire, jeudi 16 février 2017, 20h, Auditorium. C'est l'un des temps forts de ce cycle Présences 2017** : l'excellent et trop rare en France, chef Olari Elts dirige l'Orchestre National de France (et le choeur de Radio France) dans un programme prometteur : dramatisme ciselé de Polednice pour choeur et orchestre de Ondrej Adamek (création mondiale), True Fire pour baryton et orchestre – commande de Radio France et création française), surtout la fresque Orion, pièce symphonique majeure pour l'orchestre de Cleveland d'un souffle épique poétique irrésistible. **RESERVEZ**




**4. Concert baroque / contemporain : Tempêtes, vendredi 17 février 2017, 20h, Studio 104**. Shakespeare et sa tempête enchantée, fantastique, onirique, offre une passerelle entre contemporain et baroque. A partir du cycle The Tempest Songbook (joué ainsi en création française), cycle écrit pour l'orchestre d'instruments anciens Suomalainen Barokkiorkesteri (Orchestre baroque de Finlande), Kaija Saariaho a accepté que chacune de ses pièces dialogue avec les musiques de scène écrites par Purcell pour la Tempête au XVIIè… **RESERVEZ**




**5. Concert Ombres de la terre, samedi 18 février 2017, 20h, Auditorium.** Cet concert événement rétablit par correspondance et résonances, ce lien artistique ténu qui unit Grisey (Modulations, extraits des Espaces Acoustiques) et l'écriture de Kaija Saariaho (trans, Concerto pour harpe, en création française, par Xavier de Maistre ; et Maan Varjot avec Olivier Latry à l'orgue). A noter aussi en création française, Mugarri de Ramon Lazkano, sous la direction de son dédicataire Ernest Martinez-Izquierdo. **RESERVEZ**

_____

# RESSOURCES VIDEO Présences 2017

**6 REPORTAGES VIDEO par le studio CLASSIQUENEWS.TV**

**Présences 2017**, **reportage vidéo 1. Présentation du Festival, premier concert « Je dévoile ma voix »… Autour du concert inaugural du 10 février 2017 : Adriana songs,…**

**Présences 2017, reportage vidéo 2 : création mondiale de Rhapsodie Monstre d'Alexandros Markéas (11 février 2017)**. **Le Festival Présences 2017 présente à la Maison de la Radio samedi 11 février 2017, 11h (Studio 104), Rhapsodie monstre, le nouveau spectacle "tout public", conçu par Alexandros Markéas** pour un narrateur, deux chanteurs et la Maîtrise de Radio France (Jean Deroyer, direction). Le texte (Pierre Senges) s'inspire de **la poésie délirante, burlesque et facétieuse d'Aristophane…** Il met en scène le théâtre mordant et comique d'Aristophane, son rire moqueur souvent d'une grande justesse satirique. Alexandre Markeas y fait succéder un cycle de scènes absurdes, délirantes, poétiques, engagées aussi car il s'agit de rendre hommage à l'esprit de Charlie et de dénoncer les dérives pourtant honteuses de notre société moderne, en particulier celles que vivent les grecs actuellement… Sur le plan formel, la facétie et le jeu des contrastes rythment un spectacle "tout public", pour petits et grands, où le choeur de la Maîtrise de Radio France occupe une place centrale, choeur sérieux, composé de chanteurs acteurs… verve, drôlerie et jubilation théâtrale s'invitent au festival Présences 2017

**Présences 2017**, **reportage vidéo 3.** Explication, présentation des concerts des 11 et 12 février 2017 : création et nouvelles oeuvres de Jérôme Combier et Ramon Lazkano (diptyque Main surplombe et Ceux à qui…)

**Présences 2017. Reportage vidéo 4 autour des programmes**

**présentés le 13 février, Saariaho / Lazkano, deux créations mondiales à l'affiche de la Maison de la radio**. 19h : Offrande (pour violoncelle et orgue) de Kaija Saariaho, puis 20h, Etze (friche en basque), dernier Quatuor à cordes de Ramon Lazkano. Offrande est la pièce que Kaija Saariaho a composé pour le mariage de la fille de Anssi Karttunen, violoncelliste familier de la compositrice, créateur de la pièce qui exprime l'intimité de deux êtres… / Etze de Ramon Lazkano explore de nouveaux champs expressifs, ceux d'une nature éclaircie, réorganisée… Présentations, explications par les compositeurs © studio CLASSIQUENEWS 2017 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham

**Présences 2017. Reportage vidéo 5. Les Concerts des 14 puis 16 février 2017 / Saariaho, Koskinen, Adamek,** présentés par le Festival Présences à la Maison de la radio soulignent l'ouverture et l'éclectisme d'une édition exceptionnelle dont le thème générique st cette année, un portrait de la compositrice finlandaise qui vit à Paris, Kaija Saariaho. Le 14 février 2017, Studio 104, 20h : concert exclusivement composé de créations mondiales : Quatre instants de **Kaija Saariaho**, mis en regard avec 3 autres compositeurs dont son compatriote **Juha T. Koskinen**. C'est un creuset de créativité où s'écrit l'histoire future de la musique. Soirée événement le 16 février 2017 à l'Auditorium, 20h : où s'accordent deux formations de Radio France, le Chœur et la National de France, pour la création mondiale de **Polednice d'Ondrej Adamek**, surtout deux oeuvres de **Kaija Saariaho : True Fire** pour baryton et orchestre (création française) et la fresque symphonique **Orion**.

**Présences 2017. Reportage vidéo 6. Derniers concerts des 18 et 19 février 2017. Ultimes concerts en apothéose au sein du Festival Présences à Radio France.** Le 18 février, 18h : création mondiale de LIght still and moving de KAIJA SAARIAHO (pour flûte basse et kentele, "l'instrument magique", usité pour son dernier opéra de 2016) – puis même date à 20h, grand

concert événement avec le Philharmonique de Radio France : création française du Concerto pour harpe (créé à Tokyo en 2016 – par Xavier De Maistre), avec la création française de Mugarri de Ramon Lazkano (par son dédicatoire le chef Ernest Martinez-Izquierdo). Explication, entretien par les deux compositeurs / © studio CLASSIQUENEWS. TV 2017 – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham

---

# CD, compte rendu critique. LISZT : Faust Symphonie (1857). Steve Davislim, ténor. Sine Nomine, Orchester Wiener Akademie. Martin Haselböck (1 cd Alpha, 2014-2016)




**CD, compte rendu critique. LISZT : Faust Symphonie (1857). Steve Davislim, ténor. Sine Nomine, Orchester Wiener Akademie. Martin Haselböck (1 cd Alpha, 2014-2016)**. Faust, éternel insatisfait inspire dans son premier volet du triptyque Faust, – véritable opéra symphonique, un drame de l'angoisse qui naît d'une aspiration non satisfaite dont la soif ne se tarit pas, bien au contraire. Le premier tableau des 3, intitulé « Faust » exprime les tourments tenaillés au corps d'une âme en proie au doute, le

plus redoutable, vertigineux et inéluctable : doute existentiel. Qui suis je ? Où vais-je ? Une conscience tiraillée par son inutilité même. Liszt, lui-même croyant exprime la reconquête parfois in extremis des déchus, perdus, maudits. Toute son oeuvre et son écriture y compris pianistique, raconte (avant Mahler), le chemin, ses étapes, d'une ascension spirituelle conquise au prix d'un combat intime, viscéral. Les quatre accords de quintes, enchainés disent cette tension assoiffée et inquiète,instable, désirante. Ici le lettré et savant doute, terrorisé par la conscience du néant qui menace toutes ses croyances. Les cordes mordent, édifient une arche interrogative qui inscrit l'appel au sens d'un homme fragilisé : Faust au terme de ce premier épisode de plus de 20 mn, semble reconquérir sa forces vitales, toutes ascensionnelles, dans une partition inspirée du Faust de Nerval, conçue dès 1854 et pleinement aboutie pour les célébrations de 1857 à Weimar où était fêté le génie de Goethe. Le chant des altos et violons sur le tapis incisif des violoncelles portent l'ivresse du thème d'espérance qui porte toute l'exaltation de ce mouvement initial, imprimé d'une inéluctable vibration de l'espoir, entre lyrisme et solennité de plus en plus palpitante, dont le chant de triomphe, final, sonne comme la victoire que porteront dans les décennies suivantes les ballets de Tchaikovsky et qui s'achève au violoncelles comme un questionnement sans réponse.

La seconde partie, féminité de la flûte associé aux clarinettes, puis du hautbois, évoque la figure salvatrice et sacrifiée, plus introspective et moins tourmentée, éminemment romantique de Marguerite / Gretchen : le premier développement plutôt chambriste, évoquant la psyché de la jeune femme dont est épris Faust amoureux, bascule dans le souffle épique grâce à l'amorce des cors, puis flûtes et harpes s'accordent pour en dévoiler toutes les aspirations lumineuses qui fusionnent avec le duo ardent entre les deux coeurs passionnés. Le souci de clarté, l'articulation et l'éloquence des timbres soutenus par les instrumentistes de

l’orchester Wiener Akademie souligne l’angélisme et la sincérité de l’amour de Marguerite, en un tableau parmi les plus enchanteurs du cycle.

# Eclairs, aspiration, transcendance du Faust de Liszt

Très habile, Liszt déploie dans son 3è et dernier volet, l’ironie cynique, destructrice de Mephistopheles dont la grimace dérive des variations déformantes des thèmes de Faust ( dans le mouvement I). Les flûtes paraissent sous un autre jour : sardonique, aigre, démoniaque et halluciné. Auquel répondent les cordes au timbre tendu, cynique, comme des hennissements – les accents défendus par chef et orchestre sont jubilatoires, de fini et d’élocution justes, dans une mise en place très claire. Ce jusqu’à la fugue satanique, coeur exultant de l’opus. Pour rompre et conclure à ce déchainement orgiaque (que Wagner n’aurait pas rejeté pour sa propre Bacchanale de Tannhäuser, dans version française évidemment) : Liszt aspirant au miracle d’une résurrection / absolution pour son héros vaniteux mais attachant, résoud le programme dans le Finale (IV) pour choeur d’hommes et ténor, dont le chant séraphique exprime cette unité salvatrice après une phase de transformation, où l’éternel féminin, amour sacré et subliminal par les élans et aspirations qu’il suscite dans le coeur de l’artiste et du héros, peuvent sauver de l’enfer et de la folie.
Précis, palpitant – dans une formidable dernière partie mephistophélienne, le chef et l’orchestre accuse le relief de l’orchestre de Liszt, d’une grâce surexpressive, dramatique et dans sa résolution, idéalement divine. Très convaincant éclairage sur le génie symphonique du Liszt de Weimar, propre aux années 1950.

Inventeur et sublimateur du genre poème symphonique, Liszt se révèle dans toute sa flamboyance architecturée et poétique.

_____

**CD, compte rendu critique. LISZT : Une Faust Symphonie, S 108**. Steve Davislim, ténor. Choeur d'hommes Sine Nomine. Orchester Wiener Akademie. Martin Haselböck, direction (2014-2016). **1 cd ALPHA 475. CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2017**

---

# OPERA. SONYA YONCHEVA NE CHANTE PLUS TATIANA…

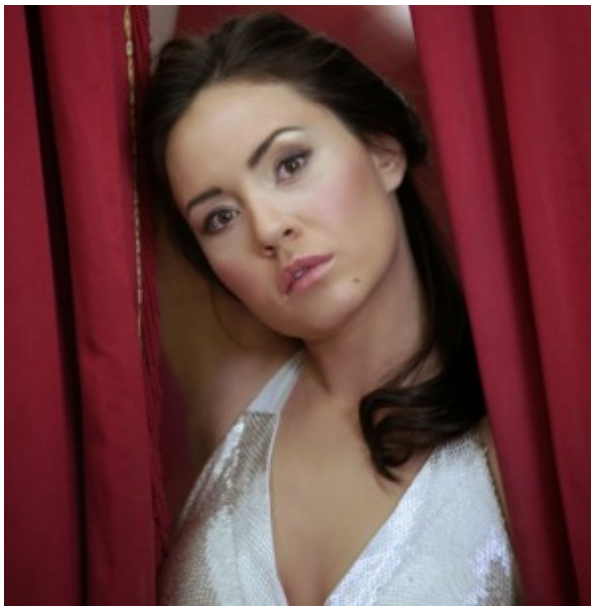


**OPERA. SONYA YONCHEVA NE CHANTE PLUS TATIANA…** Dans un communiqué daté de samedi 4 février 2017, l'Opéra national de Paris précise une nouvelle orientation de carrière pour la soprano vedette, **Sonya Yoncheva**. La cantatrice « a décidé de ne plus interpréter le rôle de Tatiana dans toutes les futures productions d'Eugène Onéguine de Piotr Ilyitch Tchaikovski. Sonya Yoncheva indique que ce rôle ne lui convient artistiquement plus, tant sur le plan du caractère du personnage que de son écriture musicale. »
L'Opéra de Paris complète : « Sonya Yoncheva sera remplacée par Nicole Car pour la production d'Eugène Oneguine à l'affiche de l'Opéra Bastille pour les représentations qu'elle

devait assurer du **3 au 14 juin 2017**. Eugène Onéguine débute sa carrière à l'Opéra Bastille à partir du 16 mai, avec **Anna Netrebko** dans la rôle de Tatiana : voir la page d'Eugène Onéguine avec Peter Mattei dans le rôle titre – Willy Decker, mise en scène / Edward Gardner, direction) sur le site de l'Opéra national de Paris : https://www.operadeparis.fr/saison-16-17/opera/eugene-oneguine




# ACTUALITES de Sonya Yoncheva : Traviata, Mimi, Vitellia…



**Les prochains rôles de la soprano** diva sont Violetta Valéry dans La Traviata de Verdi, dès ce 26 février à New York (Metropolitan Opera), et jusqu'au 18 mars 2017 (Rôle repris à l'Opéra de Bavière, à Munich, à partir du 26 avril. Par ailleurs, la cantatrice prépare aussi la tournée liée à son nouvel album dédié aux « Héroïnes baroques / Baroque héroïnes », en particulier les femmes haendéliennes, qui composent ses premiers grands rôles comme chanteuse… (à partir du 31 mars 2017, à Munich). Puis à partir du 7 juin 2017, Sonya Yoncheva chante Mimi dans La Bohème de Puccini… Enfin, partenaire remarquée de Rolando Villazon dans son actuelle intégrale des opéras de Mozart au Festival de Baden Baden, Sonya Yoncheva incarnera Vittelia dans La Clémence de Titus cet été, lors d'une captation en version de concert à Munich les 6 et 9 juillet 2017. Sa Vitellia, très attendue au regard de la volupté irradiante de son timbre, fait suite à **sa remarquable comtesse, dans Les Noces de Figaro, enregistrement précédemment réalisé à Baden Baden (CLIC de CLASSIQUENEWS, publié à l'été 2016 par Deutsche Grammophon** : l'intensité corsée et voluptueuse du timbre renouvelait alors la juvénilité mûre de la jeune aristocrate, épouse délaissée désirante d'un mari volage…). **VOIR l'agenda de la soprano sur le site officiel de Sonya Yoncheva**

# DERNIERS CD de Sonya Yoncheva

**CD, compte rendu critique. Mozart : Les Noces de Figaro / Le Nozze di Figaro. Sonya Yoncheva (Nézet-Séguin, 3 cd Deutsche Grammophon)**. Voici donc la suite du cycle Mozart en provenance de Baden Baden 2015 et piloté par le chef Yannick Nézet-Séguin et le ténor Roland Villazon : ces Noces / Nozze marque le déjà quatrième opus sur les 7 ouvrages de maturité initialement choisis. Ce live confirme globalement les affinités mozartiennes du chef québécois né en 1975,et qui poursuit son irrépressible ascension : il vient d'être nommé directeur musical du Metropolitan Opera de New York. Hormis quelques réserves, la tenue générale, vivace, qui exprime et la vérité des profils et l'ivresse rythmée de cette journée étourdissante, convainc. Soulignons d'abord, la prestation superlative vocalement et dramatiquement de la soprano vedette de la production. Elle fut Marguerite du Faust de Gounod à Baden Baden (Festival de Pentecôte 2014) : la voici en Comtesse d'une ivresse juvénile et adolescente irrésistible, saisissant la couleur nostalgique d'une jeune épouse mariée trop tôt et qui a perdu trop vite sa fraicheur (quand elle n'était que Rosine….). **Sonya Yoncheva** renouvelle totalement l'esprit du personnage en en révélant l'essence *adolescente* avec une grâce et une finesse absolues




**CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical)**. Voilà une version ambivalente qui ne manquera pas de susciter la polémique : l'orchestre sur instruments d'époque d'Amaryllis sonne parfois et dès le début, aigre, voire acide, continument allégé et comme « objectif » ; les deux voix, suaves ou « sirupeuses » à souhait, selon les avis, détonnent ou saisissant par leur forte incarnation (dont l'amplitude plus romantique, du côté de Sonya Yoncheva) : d'une sensualité embrasée pour la soprano bulgare dont on reste enivré par la ligne caressante d'un bout à l'autre ; d'une gravité parfois forcée, parfois « inaudible » chez Karine Deshayes probablement peu à son aise dans une partie plus grave que sa tessiture habituelle.

---

# Festival Présences : Concert Métaphores / Quatuor Meta4




**PARIS, Radio France. Dimanche 19 février 2017, 16h. Concert Métaphores / Quatuor Meta4… Le Festival Présences 2017 à Radio France** souligne la fertile créativité de la compositrice finlandaise Kaija Saariaho qui réside à Paris. Le Festival parisien lui dédie un portrait incontournable du 10 au 19 février 2017. **LIRE notre présentation du Festival Présences 2017**.

**Kaija Saariaho**
Près, pour violoncelle et électronique

**Sebastian Rivas**
Tribology, pour quatuor à cordes (CRF-CM)

**Jean-Luc Hervé**
En découverte, pour 2 violons et électronique

**Kaija Saariaho**
Nymphéa (Jardin secret III), pour quatuor à cordes et électronique

**Quatuor Meta4**




En co-production avec l'Ircam, ce concert donne à entendre deux œuvres de Kaija Saariaho avec électronique par le jeune Quatuor Meta4 qui a entrepris l'enregistrement intégral de son catalogue pour cordes. Mais c'est aussi l'occasion pour le quatuor finlandais de présenter divers parcours métaphoriques, depuis Nymphéa de Kaija Saariaho inspiré par la poésie d'Arseny Tarkovski, jusqu'à Jean-Luc Hervé et son En découverte composé à son retour du Japon et nourri de la relation entre art et nature. Une commande pour la série Alla

Breve complète le programme : Tribology, 5 mouvements en forme d'études de Sebastian Rivas. – See more at: http://maisondelaradio.fr/evenement/festival-presences/clone-de-presences-2017-kaija-saariaho-17/concert-metaphores#sthash.X93VBGUL.dpuf

**RÉSERVEZ VOTRE PLACE**